

Patrick Milani



LES GAUCHISTES IRONT AU PARADIS



Patrick Milani

Les gauchistes iront au paradis

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4517-9

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Première partie – NO PASARAN	9
Deuxième partie – LES CHEMINS DE LA RÉDEMPTION.....	145

Pour Fabio, mon petit garçon

PREMIERE PARTIE

NO PASARAN

1

Savoirs associés : S5 Economie-Droit

Objectif opérationnel : être capable d'analyser l'évolution de la structure de la consommation des ménages.

C'était quelque chose qui ressemblait à un cours d'économie au lycée professionnel Georges Brassens de Narbonne.

En tous cas tous les ingrédients étaient réunis : une salle de classe, un tableau, un prof, des élèves et sans doute, bien dissimulée, une volonté d'apprendre.

Apprendre, enseigner, connaissances, des mots dont la signification semblait se perdre dans la nuit des temps. Pourtant il n'y a pas si longtemps il était question d'affranchir les âmes, de pédagogie émancipatrice, d'accès à la culture pour tous et même, pour certains, d'éduquer les masses afin de les rendre conscientes de leur condition, préalable à la lutte des classes. Maintenant c'est la devise de Coubertin, « l'essentiel c'est de participer », qui était plutôt de mise.

– La consommation fait de nous des êtres perpétuellement insatisfaits, exposa Monsieur Lorenzi.

– Prenons un exemple ..., Kevin réveille Valentin, cette classe n'est pas un dortoir ! Je vous disais, prenons un exemple, vous venez d'acheter une superbe Peugeot 307...

Pierre Lorenzi était, comme on dit aujourd'hui, un quadra bien avancé. Il enseignait l'économie, le droit et les techniques commerciales au lycée professionnel Georges Brassens de Narbonne.

– Oah la Pigeot, voiture de naze !!! l'interrompt Rachid l'index en l'air.

– Mon père vient d'en acheter une, c'est pas une voiture de naze, c'est super, intervint Valentin crispé.

– Ton père, c'est un super naze, l'informa Rachid.

– Et ta mère, tu l'as vue ? répliqua Valentin tout content de lui.

– Bon ça suffit vos histoires ! intervint M. Lorenzi sentant venir l'orage.

– Qu'est-ce que tu dis de ma mère, toi ? Monsieur, il parle mal de ma mère, réagit inévitablement Rachid.

– Et lui, vous avez vu ce qu'il dit de mon père ? riposta Valentin.

– Quoi ? C'est vrai que son père c'est un super naze, rajouta Rachid.

– Vous commencez à me fatiguer avec vos embrouilles, je ne veux plus vous entendre ou je vous envoie en étude avec deux heures de colle, suggéra M. Lorenzi lassé de cet échange stérile.

– Je reprends mon exemple, vous venez d'acheter une magnifique Peugeot 307 et vous...

– Monsieur, la 307, elle est turboD ? interrogea Jaoiad un grand dadet avec un bon fond.

– Si vous voulez, c’est pas important, lui répondit M. Lorenzi.

– Et si ça change tout, la 307 en turboD c’est pas la même chose, si c’est juste une 307 de base, c’est sûr, c’est une voiture de naze, rajouta Jaoiad très sérieusement pour trancher le conflit entre Rachid et Valentin.

– Et elle est de quelle couleur la 307, métallisée ou pas ? compléta Nicolas qui était un petit malin profitant généralement du désordre pour s’amuser et dont M. Lorenzi se demandait s’il le faisait exprès pour perturber le cours.

– Non mais tout ça n’a pas d’importance, c’est juste un exemple, répondit sans se fâcher M. Lorenzi pour éviter des reproches tellement prévisibles.

– Oui, mais si vous expliquez mal, comment vous voulez qu’on comprenne, on peut pas bien imaginer, répliqua Rachid.

– Bon supposons que vous venez d’acheter une 307 turboD grise métalisée avec jantes allu et toit ouvrant, c’est plus précis ? demanda M. Lorenzi en ponctuant toutes les informations et en se demandant s’il allait enfin pouvoir mener son explication à son terme.

– C’est déjà mieux ! convint la classe unanimement.

– Vous avez fait deux ou trois milles kilomètres avec votre nouvelle voiture, reprit M. Lorenzi, et, en vous garant sur un parking devant le supermarché, vous apercevez la nouvelle Audi A3 et vous vous dîtes : quelle beauté, avec son look sport, elle est vraiment magnifique !

– Oui mais si le kum il a acheté une 307 c’est que c’était un naze, l’A3 c’est pas une voiture pour les nazes comme lui, intervint Rachid.

– Bof, une 307 turboD ça vaut bien une A3 et en plus c’est moins cher, réagit Valentin en fin expert automobile.

– T’y entends rien en caisse, retourne à ta Pigeot, l’Audi c’est la classe, lui assena Rachid.

– Ça dépend c’est l’A3 CC ou l’A3 TT ? nuança Jaoid.

– Mais tout ça c’est pas important, essayez de comprendre ce que je veux vous dire, relança M. Lorenzi qui s’en voulait de s’être lancé sur un exemple avec des voitures.

– On peut pas comparer une A3 et une 307, c’est comme si vous compariez les nichons de Sabrina à ceux d’Angelina Jolie, lança Rachid en toute innocence.

– Mes nichons, t’es pas prêt de les voir, d’ailleurs t’en as jamais vu, à part ceux de ta mère, lui balança Sabrina, jeune beur bien allumée, au décolleté ravageur et qui n’avait pas sa langue dans sa poche.

– Toi t’es qu’une tepu, tout le monde y les voit tes nichons, et je t’ai quand je veux, mais même si tu me payais je voudrais pas, lui renvoya Rachid tout fier en se tournant vers ses copains pour obtenir leur aval.

– Ah le mytho ! Va te toucher va, lui suggéra Sabrina.

– Dégage poufiasse, répliqua Rachid.

– Bon maintenant ça suffit, Rachid amène ton carnet de correspondance, tu pars en étude, lui ordonna M. Lorenzi qui avait du mal à maîtriser l’altercation.

- Et voilà, c’est toujours moi, s’offusqua Rachid.
- Tu n’as pas le droit d’insulter tes camarades, se défendit M. Lorenzi.
- Et elle, c’tu salope, elle m’insulte pas ?
- Évidemment toi tu es toujours la victime, allez donne moi ton carnet. Jaoid, tu es le délégué de la classe, tu l’accompagnes en étude et d’abord vous passez à la Vie Scolaire, trancha M. Lorenzi.
- Monsieur, c’est vrai que c’est pas juste pour Rachid, Sabrina elle l’a humilié, intercédait Jaoid.
- Tu veux aussi deux heures de colle ? Allez dépêchez-vous, je vous ai assez vus, lui renvoya M. Lorenzi qui commençait à ressentir des aigreurs d’estomac.
- Rachid comprit qu’il ne fallait pas insister mais sortit en rallant et en faisant claquer la porte.
- Maintenant que le calme est revenu je reprends mon exemple, recommença M. Lorenzi. Comprenez bien, certains sociologues disent que nous sommes entrés dans une nouvelle phase du capitalisme, la société d’hyperconsommation. L’homme est devenu un Homo consumericus...
- Ah, ah, ah... Gros éclat de rires dans la classe !!!
- Qu’est-ce qui vous fait rire ? C’est cette expression « Homo consumericus » ?
- Monsieur, homo cocuricus, ça veut dire pédé ? interrogea Romain qui avait quelques problèmes de vocabulaire.
- Ah, ah, ah... Nouvel éclat de rires dans la classe !!!

– Je vous rappelle que homo ne signifie qu’homme en latin, comme par exemple « homo sapiens » qui veut dire « homme sage », expliqua M. Lorenzi.

– Monsieur, un homo sumericus c’est un mec qui a une 307 ? demanda Birahim qui avait de la suite dans les idées.

– Mon père c’est pas un pédé ! reprit Valentin qui se sentait visé.

– C’est pas parce qu’y en a beaucoup qui ont une 307 qui sont pédés que tous ceux qui ont une 307 sont pédés, pas vrai Monsieur ? s’immisçât Anaïs essayant de sauver la situation.

– Vous commencez sérieusement à me fatiguer ! On arrête avec l’homo consumericus, trancha M. Lorenzi.

Ce qui déclencha un nouvel, et tellement prévisible, éclat de rire.

– ... et on continue le cours. Je veux seulement vous expliquer que la consommation joue un rôle de plus en plus important dans nos sociétés mais que les hommes ne sont pas plus heureux.

– C’est parce qu’il y en a qui peuvent pas consommer tout ce qu’ils veulent, dit Kévin qui ne semblait pas vraiment comprendre le sens de la leçon.

– C’est pour ça qu’ils volent, suggéra Anaïs.

– Moi j’aimerais m’acheter une Kawa Z750, dit fièrement Kévin.

– Déjà que sur ton scooter t’as l’air d’un con ! l’informa Sabrina, causant l’hilarité générale de la classe suivie d’un brouhaha de circonstance.

– Toi, même debout tu ressembles à rien, de dos on croirait un phoque, rien qu’à la démarche. Ma

mère quand je te vois, j'ai envie de te lancer un poisson ! lança Kévin furieux à Sabrina.

– Ça suffit Kévin, un mot de plus et tu rejoins Rachid en étude ! Kévin, prenons ton exemple, imagine, tu fais des économies et hop un jour tu l'achètes ta Kawa..., tenta de reprendre M. Lorenzi.

– Ma parole, ce jour c'est le plus beau jour de ma vie ! s'exclama Kévin.

– C'est ce que tu crois, mais justement, tu l'achètes, tu tournes un peu, tu flambes devant le « P'tit drink » pendant quelques semaines, puis petit à petit, tu t'habitues, cela te fait moins plaisir qu'au début, tu te lasses un peu...

– Vous êtes ouf, Monsieur !

– Et tu commences à penser à acheter autre chose...

– Et à quoi ? Toutes les nuits j'en rêve de cette bécane.

– Je ne sais pas moi, à une belle voiture ? suggéra M. Lorenzi.

– Quoi ? Moi je vais kiffer pour une bagnole, vous êtes vraiment ouf ? Il est ouf ce prof ! Monsieur, votre cours il est débile. Monsieur, dès que j'ai dix huit ans, je passe mon permis moto, je me trouve un petit boulot, genre vendeur, et j'achète la Kawa, trancha Kévin dont l'avenir était tout tracé.

– Tu l'auras jamais ton permis tu es trop nul ! le relança Sabrina en le toisant.

– Toi t'as de la chance d'être une meuf ! dit Kévin menaçant.

– Quand ils vont le voir arriver à l'auto-école, même pas ils voudront l'inscrire, c'est pas bon pour leur pub, rajouta Sabrina qui n'était pas prompte à

s'arrêter devant un auditoire aussi conquis par ses provocations.

– Cette salope, Mehdi il l'a niquée et il m'a dit qu'elle valait rien, lança alors Kévin, poussé dans ses derniers retranchements.

– Bon Kevin j'ai dit pas d'insultes en classe, donne-moi ton carnet, tu pars en étude, intervint

M. Lorenzi.

– Monsieur, Jaoad est pas encore revenu, je peux l'accompagner en étude ? demanda Geoffrey qui voyait là une bonne occasion pour faire un tour.

– D'accord, mais tu reviens tout de suite car, Jaoad, il me semble qu'il prend son temps.

– Ils doivent faire un baby avec Rachid, expliqua Anaïs.

– Quoi !? s'exclama M. Lorenzi qui s'en doutait mais devait marquer sa désapprobation.

– Mais non Monsieur, elle rigole ! intervint Sabrina.

– Et toi Sabrina tu vas arrêter de te moquer de tout le monde, cette classe est déjà bien assez agitée !

– Moi Monsieur ? Je ne fais rien, mais y'en a qui disent n'importe quoi, moi je fais mon travail, c'est tout, dit Sabrina qui se percevait sans doute comme une élève modèle.

– En attendant on n'avance pas beaucoup. On a déjà six semaines de retard sur le programme, comment voulez-vous être prêts pour l'examen à la fin de l'année ? interrogea M. Lorenzi désespéré.

– Ça Monsieur c'est votre faute, c'est vous le prof quand même ! le tacla Sabrina.

– Bien sûr et vous vous êtes des anges ? avisa M. Lorenzi.

– Monsieur, dans les autres matières on travaille et on avance, lui lança sournement Sabrina, très habile pour déstabiliser les profs en les mettant en concurrence.

– Tu parles, vous foutez le bordel partout ! dénonça quand même Valentin.

– C’est pas vrai, en math j’ai 11 de moyenne et 12 en Histoire, argumenta Sabrina pour qui les notes avaient une faculté probatoire indiscutable et incontournable.

– C’est sûr, en math, tu as tout pompé sur Anaïs et, en Histoire, tu as toujours le cours sur les genoux pendant les contrôles, lui rappela Valentin.

– Le bâtard y m’balance, s’exclama Sabrina en prenant la classe pour témoin.

M. Lorenzi, fatigué, consulta sa montre et, voyant que la cloche allait sonner, conclut la séance en demandant aux élèves de ranger leurs affaires en silence.

Les élèves sortirent dans un calme relatif et Virginie Tran, enseignante dans la même discipline, vint rendre une petite visite à M. Lorenzi le temps de l’interclasse de dix heures. Chaque fois qu’il apercevait Virginie, avec son élégance sensuelle et discrète de femme asiatique, M. Lorenzi avait un pincement au cœur. Elle était incontestablement la concrétisation des méfaits de la colonisation française sur de grandes cultures ancestrales et, pire pour M. Lorenzi, croyant mais faiblement pratiquant, elle semait le doute sur les effets de l’œuvre civilisatrice des missionnaires catholiques. En effet, bien que

dépositaire, inévitablement, de tous les secrets épicés des charmes d'Extrême-Orient, elle avait grandi nourrie de principes religieux dévastateurs, qui avaient fait d'elle, suprême gâchis, une femme sexuellement de droite. Comment un si grand potentiel, si prometteur pour un occidental bercé par une littérature abondante sur le thème des paradis terrestres, avait-il pu être à ce point détourné de sa vocation première, illuminer la morne existence des hommes ?

Évidemment Virginie vint lui parler de travail, presque une insulte à la vie.

Elle lui demanda s'il souhaitait participer dans quelques jours à une sortie avec les élèves, qu'une équipe de collègues avait organisée. Elle lui exposa la finalité et le planning de cette journée, à laquelle, dans un accès de faiblesse, ou dit autrement, par galanterie, il accepta de participer malgré lui. Puis, la cloche maudite du bâtiment VI sonna la reprise des cours et elle le quitta pour rejoindre sa classe, l'abandonnant aux 1PCom2.

Compétence professionnelle : C.3.3. Contribuer à la fidélisation de la clientèle.

Objectif opérationnel : Réaliser une lettre.

Les élèves entrèrent dans la classe et après qu'ils eurent sorti leurs affaires, M. Lorenzi leur demanda de s'installer devant les ordinateurs afin de rédiger une lettre destinée à fidéliser les clients d'une entreprise.

– Monsieur j'ai pas mon code, il est dans mon carnet à la maison, s'écria Julien, un gringalet à lunettes toujours dans la lune.

– Évidemment, c'est toujours la même chose ! Bon, mets toi avec Benjamin, mais vous avez intérêt de travailler en silence, si vous en profitez pour vous amuser, vous viendrez faire deux heures de colle mercredi, ok ? le mit en garde M. Lorenzi avant de commencer la leçon. Tout d'abord, rappelez moi ce que l'on peut utiliser comme technique de fidélisation de la clientèle ?

– On peut faire une carte de fidélité pour les clients, répondit Sébastienne, une des rares élèves assidue.

– Oui bien sûr, mais pour le client quel est l'intérêt d'avoir cette carte ? continua à interroger M. Lorenzi.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, Monsieur ? interrogea Cedric, camarade de Sébastienne.

– Pour fidéliser les clients, il faut trouver quelque chose qui leur fasse plaisir, qui leur donne envie de revenir dans votre magasin, lui répondit M. Lorenzi.

– Moi ce qui me plairait, c'est que les vendeuses soient plus sexy, du style avec des petites jupettes et des mini strings, préconisa Benjamin dont la réponse fut saluée par un gros chahut et une bonne dose de rires.

– Ouais, en plus ce serait super pour nos stages, continua Tariq profitant de la popularité du propos.

– Vous les mecs vous pensez qu'à ça, fit remarquer Yolande qu'une constitution ingrate ne favorisait pas dans la classe.

– Toi, vu comme t'es foutue c'est sûr que t'es pas prête de trouver un stage, tu ferais peur aux clients, ils iraient chez les concurrents, ne se priva pas de dire Benjamin.

– Connard ! le propos de Yolande fut bref mais sans équivoque.

– Bon, on dérape. Reprenons l'exemple de Sébastienne, comment pourrait-on utiliser la carte de fidélité ? tenta de rattraper M. Lorenzi.

– Par exemple au bout de dix achats, on vous fait un cadeau, proposa judicieusement Sébastienne.

– Oui, c'est possible, mais qu'est-ce qu'on pourrait faire d'autre pour fidéliser ses clients ? relança M. Lorenzi dans ce qu'on pourrait appeler académiquement une tentative de pédagogie inductive.

– On peut les faire jouer à des jeux, ajouta Tariq.

– Oui, donne nous des exemples, lui demanda d'approfondir M. Lorenzi.

– Par exemple ma mère l'autre jour à super U, elle a rempli un bulletin qu'elle a mis dans une boîte, puis ils ont tiré au sort et elle a gagné un jambon, raconta Tariq.

– Un jambon ma, et vous en avez fait quoi du jambon puisque vous pouvez pas en manger, ils vous l'ont échangé contre un kébab ? le railla Laila, petite kabyle très souriante.

– Mon père il l'a vendu à ses collègues, répondit Tariq.

– On peut aussi inviter les clients à un goûter, proposa Christophe acnéique sulfureux.

– Les goûters c'est pour les petits, bouffon ! lui fit remarquer Laila à sa façon.

M. Lorenzi profita de cette plaisanterie pour avancer dans la leçon. Il expliqua que cette idée n'était pas stupide, que d'abord on pouvait l'imaginer dans un magasin dont les clients seraient des enfants, et puis surtout qu'on pouvait inviter les clients à une

dégustation, par exemple pour des produits nouveaux, des boissons ou des gâteaux. Il leur rappela comment, les années précédentes, des élèves d'autres classes avaient organisé un cocktail à l'occasion de la présentation d'une nouvelle collection dans un magasin de prêt-à-porter.

– Monsieur, moi je suis jamais invité à des cocktails, dit Kader, insinuant des attitudes racistes.

– Avec la tronche que tu as, tu ferais fuir les autres clients ! continua Laila très en verbe.

– En plus, si c'est pour piquer tous les gâteaux, ils ont pas confiance, renchérit sa copine Hatice, une jeune fille turque.

– Qu'est-ce qu'elle veut dire celle-là ? lâcha Kader crispé.

– Tout le monde y sait que t'es qu'un voleur, lui répondit Laila approuvée par d'autres élèves.

– Toi j'te chope..., menaça Kader.

– Bon, allez ça suffit, fermez là et essayez d'avoir un peu d'imagination pour une fois, remédia M. Lorenzi. Je veux que chacun d'entre vous propose quelque chose pour fidéliser les clients, comme pour les exemples que nous avons vus ensemble, et qu'ensuite vous réalisiez une lettre pour les en informer.

Les élèves se mirent à réfléchir, ce qui est toujours un grand moment d'émotion dans une classe, tandis que M. Lorenzi passait de l'un à l'autre pour les guider.

– T'as une idée toi ? demanda Julien à Benjamin.

– T'inquiète on va trouver quelque chose. Et si on invitait les clients à un strip tease, on ferait venir trois

ou quatre strip teaseuses et les clients seraient contents, proposa Benjamin.

– Oui, mais Lorenzi sera pas chaud pour cette idée, dit Julien.

– Alors on organise une loterie, suggéra Benjamin plein d'imagination.

– Ouais, mais comment tu la vois ? l'interrogea Julien.

– Comme quand on était minos, on en faisait à l'école de mon village pour payer le voyage de fin d'année, expliqua Benjamin. Je me souviens qu'une fois, c'était Bébert, ce gros débile qui avait gagné un fer à repasser, même qu'il savait pas s'en servir et qu'il avait cramé ses chemises avec.

– Trop marrant, ça me donne une idée géniale. Si on organisait cette loterie pour de vrai ? dit Julien qui avait une petite idée derrière la tête.

– Comment ça, on n'a pas de lots à donner ? lui rappela Benjamin.

– On s'en fout des lots, pour ce que je veux faire on n'en a pas besoin, on fait une lettre pour dire que le lycée a organisé une loterie et on l'envoie à tous les barjos qu'on connaît pour leur faire croire qu'ils ont gagné quelque chose.

– Trop fort ! Il faut d'abord faire la liste des pigeons, tous les gros connards qu'on connaît, approuva Benjamin enchanté par l'idée de son copain.

– Y' a le Dédé, qui habite sur le même palier que mes vieux. Dédé c'est un teigneux, y cogne n'importe qui pour n'importe quoi, dit Julien en faisant la grimace pour imiter Dédé.

– Ok, lui on va lui faire gagner un scooter. Vas-y tape la lettre :

« Monsieur, le lycée Georges Brassens, pour son opération de communication annuelle, a organisé une grande loterie. Nous avons le plaisir de vous informer que vous avez été tiré au sort parmi 500 numéros et que vous avez gagné un superbe scooter.

Vous pouvez venir chercher votre lot au bureau de Monsieur le Proviseur du lycée, qui se fera un plaisir de vous le remettre le jeudi 14 mai à 10 heures ».

– Super, tu vois que ça sert quand même à quelque chose ce qu'on apprend au bahut !

Pour que cela paraisse plus présentable, Julien lança le vérificateur d'orthographe et rectifia quelques fautes.

– Et pour faire encore plus vrai, on va scanner le logo du lycée et on en fera un « coller » sur notre lettre, ajouta-t-il fièrement.

– Putain, trop fort ! se réjouit Benjamin.

– Y a plus qu'à trouver d'autres gagneurs, dit Julien en se marrant.

– Y'a la grosse Loule, proposa Benjamin. Elle a toujours un coup dans le nez et elle fait que gueuler contre tout le monde dans le quartier.

– Je chope ton adresse sur l'annuaire et, hop ma grosse t'a gagné un magnifique sèche-cheveux musical. J'y pense il faudrait pas oublier ce vieil enfoiré de Momo, il nous avait balancé aux flics quand on avait tagué le mur du cimetière, ajouta Julien qui avait aussi des comptes à régler.

– C'est quoi son vrai nom ? lui demanda Benjamin.

– Maurice quelque chose, répondit Julien. Je feinterai son nom sur sa boîte aux lettres et on lui enverra son bon pour retirer des superbes jumelles,

comme ça il pourra mater ses voisins tranquillement depuis sa fenêtre.

– Voilà y a plus qu'à figoler, imprimer tout ça et y coller un timbre et attendre devant le bureau du proviseur le 14 à 10 heures. Tu crois vraiment qu'ils vont venir chercher leur lot ? s'inquiéta Benjamin.

– Sûr, ils sont trop nazes et dès que tu donnes quelque chose tout le monde accourt, on va bien se marrer.

– Alors tous les deux, ça avance votre projet de lettre ? leur demanda M. Lorenzi en se penchant sur l'écran de leur ordinateur pour vérifier.

– C'est comme si c'était fait Monsieur, vous allez être content tellement c'est pro, s'exclama Benjamin.

M. Lorenzi se félicita en se disant qu'il ne fallait pas désespérer, qu'on pouvait encore avoir de bonnes surprises dans ce métier. Pour conclure la séance il leur demanda de ranger leurs affaires sans oublier d'éteindre les ordinateurs et il les prévint qu'il contrôlerait leurs chefs d'œuvres la semaine suivante.

2

Les lunettes de natation bien ajustées sur le nez, une planche au bout des bras, Pierre Lorenzi terminait ses huit cents mètres de nage hebdomadaires à la piscine municipale. Au bord du bassin il rencontra son collègue Gérard Alquier qu'il salua en lui demandant s'il allait commencer son parcours.

– Aujourd'hui je le sens bien, j'espère que tu n'as pas trop chauffé l'eau avec tes moulinets de super athlète, répondit Gérard en plaisantant.

– Non c'est bon, par contre le grand costaud là, lui méfie toi qu'il te colle pas une mornifle en passant, tu as vu les bras ? lui dit Pierre en lui montrant un nageur dans sa ligne.

– C'est vrai que pour nous, les jeux olympiques c'est pas pour demain, répondit Gérard sans illusion sur ses aptitudes sportives.

– Non, nous ce serait plutôt le concours de natation de la confrérie des mangeurs de saucisses des Corbières, avec un jambon à gagner si on arrive à faire deux longueurs sans intervention d'un maître nageur, se moqua Pierre.

– Quand même, pour notre âge on est pas mal conservé ! se rassura Gérard.

– C’est qu’il faut qu’on tienne jusqu’à la retraite, et c’est pas pour demain, vu ce qui s’annonce, lança Pierre.

– A ce propos, tu viens à la réunion syndicale demain pour mettre en place un plan d’action contre la réforme des retraites ? l’invita indirectement Gérard qui se doutait que son collègue n’y avait même pas pensé.

– Je ne sais pas, cela m’embête un peu parce qu’à cette heure j’ai les 2 Pcom et je leur ai programmé un contrôle, répondit Pierre hésitant.

– Je te comprends, ils seront tellement contrariés par ton absence qu’ils ne s’en remettront pas, c’est toute leur scolarité qui risque d’en être affectée, tu penses ! Une heure de cours en moins pour des élèves aussi studieux ! dit Gérard.

– Non, ce serait plutôt surprenant de leur part, en convint Pierre, mais c’est jamais bon de reporter un contrôle. Après, pour un oui ou pour un non, il ne faudrait pas qu’ils en prennent l’habitude.

– Mais non, tu contrôles la situation, le rassura Gérard, par contre, tu t’y vois jusqu’à quel âge devant tes futurs repris de justice ? N’oublies pas qu’après ce sera trop tard, quand la réforme sera adoptée, on y aura droit. Il y a tellement longtemps qu’ils espèrent casser l’héritage de la gauche, qu’ils ne vont pas se gêner.

– Mais non, il ne faut pas voir tout en noir, dans deux ans les électeurs redonneront le pouvoir à la gauche et cette réforme sera vite oubliée, dit Pierre.

– Ce que j’admire chez toi, Pierre, c’est ton indéfectible optimisme. Finalement, tu es resté très jeune d’esprit, tu crois encore au grand soir et à la rédemption du monde du travail. Au lieu de venir à la piscine, tu ferais mieux d’aller bruler des cierges à Sainte Cécile, patronne des doux rêveurs de l’éducation nationale.

– Oui mais cela ne me permettrait pas de montrer mon petit corps musclé sur les plages cet été, dit Pierre.

– Vue ta ferveur, tu peux toujours mettre un ex-voto pour ça aussi, ajouta Gérard.

– C’est certainement plus sûr que d’attendre l’union des travailleurs de tous les pays, le railla Pierre.

– Encore un blasphème ! Un jour tu devras rendre des comptes aux représentants du monde du travail pour ça, le menaça Gérard.

– Oui mais avec tout ce que j’ai enduré en tant que travailleur pendant toutes ces années, pendant que nos soi-disant représentants passaient leur temps à se chamailler gaiement entre eux, j’espère qu’il me sera beaucoup pardonné, rétorqua Pierre.

A ce moment un ange passa sur la plage, blonde frisée, en maillot deux pièces, sculptant un corps finement et gracieusement musclé qui laissa nos deux compères songeurs.

– Reviens parmi nous mon frère, tu sais que Dieu te voit ! proféra Gérard.

– Justement, c’est comme cela que j’imagine le paradis, c’est ce que les athées ne peuvent pas comprendre, expliqua Pierre.

– Comme tu peux le constater, il est bien de ce monde ton paradis, lui fit remarquer Gérard.

– Ah oui, et tu y as droit souvent toi, Gérard, à ce genre de plaisirs terrestres ? Là-haut, ce sera comme ça tous les jours et pour l'éternité.

– Justement, à propos de plaisirs terrestres, tu as remarqué la nouvelle prof de Sciences de la Vie ? demanda Gérard, elle est tout à fait charmante, je me referai bien des barricades avec elle comme en 68.

– Et son mari ferait le CRS¹ de l'autre côté de la barricade ? suggéra Pierre.

– Claire travaille avec elle sur les secondes et elle m'a dit qu'elle était célibataire, assura Gérard.

– C'est pas comme toi ! lui fit remarquer Pierre.

– Toujours à rappeler les mauvais souvenirs, tu es rabat-joie, protesta Gérard.

– Au fait elle va bien ta femme ? demanda Pierre.

– Oh pour ça, avec tout ce qu'elle fait pour sa santé, elle devrait devenir centenaire, répondit Gérard. Elle vient de commencer les cours de taï chi, en plus de ses cours de yoga et de sa gymnastique volontaire avec les mamans du village.

– Pourquoi tu n'y vas pas aussi, cela te ferait le plus grand bien pour éliminer les bons petits plats qu'elle t'a préparés pendant toutes ces années, proposa Pierre.

– Ah non, au moins ici l'eau me porte, je peux enfin oublier la dure loi de la pesanteur et puis, la compagnie des mémères du patelin, quelle angoisse ! Non, elles sont bien entre elles, elles peuvent échanger des recettes de confitures, parler de leurs

¹ CRS : Compagnie républicaine de sécurité

petits débiles qu'elles prennent pour des génies et dire tout le mal qu'elles pensent de nous, en en parlant entre elles, ça les rassure. Tu ne voudrais pas que j'aille troubler une si belle harmonie !

– Tu es sévère, les femmes n'ont pas que de mauvais côtés, constata Pierre.

– C'est vrai, les femmes « des autres », rajouta Gérard.

– Tu vas au cinéma du théâtre, ce soir ? demanda Pierre.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Gérard en fermant un œil, l'air inquiet.

– Le dernier Godard, d'après les critiques c'est excellent et en plus son film s'appelle « Socialisme », ça devrait t'intéresser, répondit Pierre.

– D'après quelles critiques ? souligna Gérard, parce qu'avec vous je me méfie. L'autre soir avec votre super film génial, je me suis endormi au bout d'une demi-heure. Après il paraît que j'ai ronflé et en rentrant je me suis pris un savon par ma femme, qu'elle avait honte de moi, que je n'étais qu'un gros ignare et que je ferai mieux de rester à la maison pour regarder des matchs de foot en buvant de la bière avec mes beaufs de copains. C'est quand même pas juste, avec toutes mes années de ciné club, les tonnes de films d'art et d'essais que je me suis tapé alors que j'aurai pu aller voir des trucs marrants avec des potes, être traité comme ça ! Attends, la semaine prochaine, il faut que je l'emmène au théâtre pour voir la Traviata, tu comprends pour une fois qu'il y a de l'opéra à Narbonne, elle ne veut pas rater ça.

– C'est un très bon opéra, la Traviata, c'est joué par qui ? demanda Pierre.

– C’est sûrement très bien, mais moi je préférerais aller voir AC-DC le mois prochain à Marseille. Un bon riff d’Angus, ça vaut bien une grosse qui chante (*en prenant une voix de castrat*) : « *Sempre libera degg’io folleggiar di gioia in gioia²* », en somme l’éternel problème du statut de la femme, sa difficulté d’aimer, et patati et patata, quel programme ! dit Gérard en portant une main à son front. Ça me fait penser à ce tube (*en dansant et gesticulant avec les bras*) : « *Être une femme libérée, tu sais c’est pas si facile* ».

– Difficile à comparer, mais pour le concert d’AC-DC je serai bien partant aussi, ça nous rajeunirait un peu et ça dégraisserait nos neurones empâtés, dit Pierre.

– Oui mais pour ça faudrait avoir l’autorisation de nos mamans, ajouta Gérard.

– Ça doit pouvoir s’arranger si on ramène de bonnes notes à la maison. Il n’y a pas quelques travaux dans ta maison qu’elle te reproche de n’avoir pas fini depuis des années ? demanda Pierre.

– Pour ça, il n’y que l’embarras du choix : le carrelage de la terrasse, la chasse des toilettes qui fuit, les combles à aménager, la chambre à repeindre, et etc..., il y a du boulot à plein temps pour les dix années à venir vus tous ses projets pour la maison. Par n’importe quel bout qu’on le prenne cela ferait quand même cher payé pour aller à un concert.

– Alors console toi en te disant que le mois prochain, tu auras peut-être la chance d’aller avec ta femme écouter un concert de bouzouki joué par un

² Toujours libre je dois folâtrer de joie en joie

instrumentiste aveugle pendant le visionnage d'un diaporama sur îles de la Méditerranée, le prévint Pierre.

– Tu as raison, je vais quand même peut être ressortir mes vieux outils. Et toi ta femme elle te laisserait y aller au concert d'AC-DC ? demanda Gérard.

– Oui mais avec un petit hiatus, elle va sûrement me demander de l'emmener, dit Pierre navré.

– Tu peux toujours la convaincre qu'à son âge c'est pas conseillé toute cette excitation, faudrait pas qu'elle te claque dans les doigts, le mit en garde Gérard.

– Je le sais bien, pour les femmes l'âge c'est quand même irrémédiablement ingrat, constata Pierre, heureusement qu'on est là pour veiller à leur santé et égayer leurs vieux jours, alors tu penses un concert de rock comme celui-là ! Ça lui demanderait des années de gym et de régime iodé pour s'en remettre.

– Quelle inconscience ! Mais comme je les connais, elles risquent de s'imaginer qu'on essaie d'y aller sans elles, avec peut-être même des intentions pas très avouables, suggéra Gérard.

– Pour des bons pères de famille comme nous, ce serait vraiment injuste ! fit remarquer Pierre.

– C'est parce qu'elles ne peuvent pas comprendre que c'est l'amour de l'art qui nous domine, les femmes n'ont pas l'esprit à la culture, constata Gérard.

– Évidemment et puis surtout les femmes c'est pas rock and roll, où alors très jeunes, ajouta Pierre.

– Exactement d'ailleurs c'est sûrement pour ça qu'on les préfère quand elles sont jeunes. Au fait tu

fais toujours de la musique avec tes copains ? demanda Gérard.

– Ne m'en parles pas ! répondit Pierre, pour avoir le son indispensable à notre musique j'ai du acheter une nouvelle guitare, une petite merveille de chez Gibson³, d'ailleurs une super affaire que je ne pouvais pas rater. Si tu savais tout ce qu'elle m'a reproché : que je dilapidais toutes nos économies pour des enfantillages, que j'étais complètement immature, incapable de prévoir pour l'avenir car on ne sait jamais ce qui peut arriver. Enfin je te fais pas un dessin, tu vois comme les femmes ne comprennent rien à la musique et à l'Art dans toute sa grandeur. Tu crois que Mozart aurait pu composer tous ses chefs d'œuvre si sa femme lui avait fait la gueule pour l'achat d'un nouveau clavier. Comment veux-tu qu'on devienne des Mozart ? Moi je te le dis, chaque jour ce sont des milliers de Mozart qu'on assassine.

– Voilà un vrai drame méconnu, il faudrait créer une association « les maris Mozart qu'on assassine », proposa Gérard.

– Exactement, et on prendrait pour slogan « l'association au service des hommes meurtris par des années de féminisme dévastateur », en somme une synthèse des idées de 68 en y enlevant les côtés négatifs.

– Tu sais que je le sens bien ce truc, et on pourrait même faire notre première assemblée à Marseille le mois prochain, coïncidence : le même jour que le concert ! suggéra Gérard.

³ Gibson : Célèbre marque de guitares américaines

– Tu verras qu’elles vont encore dire qu’on l’a fait exprès, prédit Pierre. Le mauvais esprit quand même ! Au fait, tu as vu ta nageuse de tout à l’heure, en natation elle se défend quand même !

– C’est ça l’ordre logique des choses, pour les femmes le domaine du corps, de la matière, le sport. Regarde nager cette femme, une vraie merveille de la nature. Et pour nous, la Culture, le domaine du cérébral, de l’intelligence, de la Création. C’est ça l’harmonie des années futures, l’unité des contraires, le couple réconcilié, les oppositions complémentaires, en quelque sorte le yin et le yang, le cosmos contre le chaos. Je te le dis, ces dernières années l’humanité s’est égarée, on commence à peine à mesurer l’étendue des dégâts. Il va falloir réinventer la vie, l’amour, tout quoi ! dit Gérard emphatiquement.

– C’est tellement beau ce que tu dis, je t’écouterai pendant des heures refaire le monde comme ça, dit Pierre en se moquant. Toute cette espérance dans une époque aussi sinistre et contrariée, vraiment ça fait du bien mais il faut que je rentre parce que ma femme m’attend, il faut que j’aille chercher le bois, allumer le barbecue pour la grillade de ce soir, éplucher les pommes de terre pour les frites et tout le reste quoi !

– En effet, je mesure toute l’étendue de ce qu’il reste à faire pour arriver à un monde idéal, en conclut Gérard.

– Bon c’est quand que tu commences à nager, il y a une demi heure que tu es là et tu n’as pas encore quitté le bord ? La piscine va fermer et tu n’auras pas fait dix mètres de brasse, avec l’argent de ton abonnement tu ferais mieux de t’acheter un jacuzzi, tu pourrais philosopher sans sortir de chez toi, lui fit remarquer Pierre en sortant de l’eau.

– C’est ça et qui c’est qui ferait l’installation ? Et puis je ne suis pas sûr de voir d’aussi jolies nageuses dans ma salle de bain, et ça aide pour la méditation, expliqua Gérard.

– Je vois le type de sportif que tu es. Si c’est comme ça que s’entraîne notre équipe nationale de foot on n’est pas prêt de gagner le Mondial, devisa Pierre.

– Allez ciao et n’oublie pas l’heure syndicale demain : je compte sur toi ! Avec ta femme c’est pas gagné mais au moins montre que tu es encore un homme au niveau des luttes sociales, lui dit Gérard en enlevant la buée de ses lunettes.

– Ah c’est fin ça ! répondit Pierre en le saluant.

3

Dans la salle des profs, une vingtaine de personnes bavardaient par petits groupes autour d'une grande table installée de façon à recevoir les participants à une réunion. D'un côté des profs d'enseignement général (lettres-histoire, langues,...) échangeaient quelques propos sur l'organisation des stages en entreprise pour leurs élèves. La tendance était plutôt à la franche contestation, aux reproches d'un manque de concertation entre collègues. De l'autre côté des profs d'atelier plaisantaient bruyamment à propos d'un apéro qui s'était un petit peu éternisé la veille et, entre les deux, des enseignants du tertiaire (comptabilité, secrétariat, commerce,...) s'interrogeaient sur la future disposition des salles de classes pour l'année prochaine.

Marc Tronckermier responsable de la section locale de la CGT⁴ entra dans la salle, porteur d'une sacoche bien remplie, révélateur du problème récurrent et combien accablant du poids des cartables. Marc, prof d'électro-tech, la cinquantaine, une

⁴ CGT : Confédération générale du travail

démarche d'empereur romain, était un garçon sérieux, héritier d'une longue tradition de l'élite ouvrière reconvertie à l'enseignement professionnel. Après avoir serré quelques mains, il s'installa à la table, organisant ses multiples documents autour de lui.

– Bon, chers collègues, nous allons commencer cette réunion, dit-il, veuillez prendre place s'il vous plait. J'ai demandé cette heure syndicale afin que nous nous concertions sur le nouveau projet de loi qui va démanteler notre système de retraite. Comme vous le savez, ce gouvernement n'a pour but que de détruire tous les acquis sociaux et particulièrement ceux de la fonction publique.

– C'est quand même un petit peu plus compliqué que ça, interrompit Robert Lajoie, représentant du SNALC⁵, syndicat catalogué à droite. Robert Lajoie, trente quatre ans, était un jeune prof de lettre qui apparaissait comme une espèce de gauchiste du MODEM, parti au centre du centre. Il faut dire que c'était un garçon de droite par sa famille mais antisarkoziste par sa vocation difficilement conciliable de syndicaliste. Il était surtout considéré comme une espèce de fin de race, fils de bourgeois qui n'avaient pas réussi à accepter qu'un de leurs enfants ait pu à ce point rater sa vie, se fourvoyer et même se compromettre dans une institution aussi pernicieuse que l'éducation nationale. Certains racontaient même que sa mère lui imposait hebdomadairement des réunions eucharistiques, sortes d'exorcismes contre le malin socialiste qui pourrait sournellement s'insinuer en lui.

⁵ SNALC : Syndicat national des lycées et collèges

– J’étais sûr que tu allais dire ça, s’exclama Marc. Depuis des années, on rogne tous les acquis des travailleurs mais pour vous, c’est toujours un peu plus compliqué. Pour nous c’est vrai que c’est très simple et qu’il faut être sourd et aveugle pour ne pas comprendre ce qui se prépare.

Cette idée donna lieu à un brouhaha approbateur dans la salle.

– Même un militant CGTiste peut comprendre qu’il y a un problème démographique qui dépasse les clivages politiques, renchérit Robert. Je ne dis pas que ce projet de loi est idéal, je pense même qu’il faut le reprendre dans un sens plus juste pour les salariés, mais il ne faut quand même pas caricaturer la situation.

– Robert n’a pas complètement tort, l’appuya Bertrand Scheller. Bertrand, quarante cinq ans, professeur de commerce était le représentant du SGEN-CFDT⁶. En tant que socialiste libéral, socialiste par son statut de prof et libéral par l’évidence de ses études branchées à Sup de Co Toulouse, il était parfois difficile à suivre dans ses raisonnements.

– Et voilà ! Assisterions-nous à une nouvelle entente cordiale ? persifla Pierre Lorenzi.

– Oh, je te vois venir et je vois ce que tu veux dire, s’insurgea Bertrand. Mais nous, au SGEN, je tiens tout de suite à vous dire que, cette fois, nous n’accepterons pas de reculer sur le sujet des retraites.

⁶ SGEN-CFDT : Syndicat général de l’éducation nationale – Confédération Française Démocratique des Travailleurs

– Tu fais bien de préciser « cette fois », s’amusa Marc.

– Mais nous non plus, nous ne transigerons pas à n’importe quel prix, renchérit Robert.

– Bon et bien puisque vous êtes tous d’accord, que faisons nous ? J’ai bien peur que nous ayons largement dépassé le nouvel âge légal de la retraite avant que nous ne nous mettions d’accord sur la suite à donner, intervint Colette, prof de comptabilité, visiblement agacée.

– De toute façon ce n’est pas ici que nous déciderons des actions à mener pour un tel mouvement, lui répondit Marc.

– Et alors nous sommes là pour quoi faire ? s’enquit Colette.

– Tu ne comprends rien aux subtilités du centralisme démocratique, persifla Pierre une nouvelle fois.

– Non mais soyons sérieux un instant, nos centrales ont besoin de savoir ce que pense la base avant de lancer une contre offensive, expliqua Marc sur un ton très professoral.

– Et oui, pour le moment faisons semblant de rien et puis au moment le plus inattendu, paf, nous surgirons de toutes parts. « Nous partîmes cinq cents ; mais par un prompt renfort Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port », récita Pierre la main sur le cœur et les yeux au plafond.

– Un grand mouvement ça se prépare, on n’improvise pas une lutte, d’abord il faut connaître l’état des troupes en présence, leur détermination, se crispa Marc.

– Si c’est comme en 2003, on était nombreux et déterminés et je te rappelle que ce sont les syndicats qui se sont dégonflés au dernier moment, alors qu’il fallait tout bloquer pour les épreuves du bac, intervint Bruno, prof de lettres-histoire. Si vous n’aviez pas fait ça, aujourd’hui nous ne serions pas qu’une vingtaine ici, mais par votre soi disant « attitude responsable » vous nous avez fait capituler dans la dernière ligne droite, après plusieurs semaines de grève. Il ne faut pas s’étonner que certains collègues soient découragés après les retenues sur salaires qu’ils ont subies pour rien la dernière fois.

– Tu caricatures et tu oublies ce qui s’est réellement passé la dernière fois, avec notamment le lâchage de la CFDT qui a signé un accord avec le gouvernement en solo, s’écria Marc.

– Alors ça c’est la meilleure, s’insurgea Bertrand. Maintenant je comprends mieux les procès de Moscou et les purges staliniennes.

– Et n’oublies pas Kronstadt⁷, ajouta Pierre.

– Et mon cul c’est du poulet ? s’énerva Didier Taverne, prof de mécanique. Avec vous on regrette vraiment de ne pas être né du bon côté du pognon. Ah ils doivent bien se marrer les bourges en nous voyant !

– Il faut pourtant tirer les leçons du passé si nous voulons sortir de l’obscurantisme, un jour nous rendrons des comptes à l’Histoire ! ponctua Marc très doctement.

⁷ La révolte de Kronstadt fut écrasée par le pouvoir bolchevique en Russie en mars 1921

– Il tient une de ces formes Marc, je me demande ce que sa femme lui donne à manger ? dit Pierre à Gérard en aparté.

– Je crois plutôt qu’il s’est couché trop tard hier et qu’il n’a pas dû boire que de la tisane, ou alors elle était bizarre sa tisane, suggéra Pierre.

– Bon et ma retraite alors, elle est où dans ta grande Histoire ? soupira Didier Taverne.

– Pour Marc, la seule retraite possible c’est une nouvelle « retraite de Russie », dans une version « Napoléon au pays des soviets », plaisanta Pierre Lorenzi.

– Bon je crois que je vais aller faire mon marché, dit Colette excédée en soufflant.

– Et où sont nos camarades du SNETAA⁸, c’est bizarre sur tous leurs tracts ils se présentent comme le syndicat ultra majoritaire de l’enseignement professionnel, avec 90 % des élus dans les commissions paritaires et on ne les voit jamais dans les luttes, interrogea Gérard.

– C’est ça le secret du consensus, ne rien dire et ne rien faire, au moins vous ne fâcherez personne, expliqua Pierre.

– Pourtant, Jean Paul, son secrétaire local est très actif pendant les périodes électorales, fit remarquer Marc perfidement.

– Ne soyez pas injustes, il n’est pas là parce qu’il est sûrement coincé dans les embouteillages de son village, c’est qu’il y a quand même près de quatre

⁸ SNETAA : Syndicat National de l’Enseignement Technique, Action, Autonome

cents habitants ; en octobre, au moment des élections, la circulation est plus fluide, supposa Pierre.

– Bon tout ça étant dit, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Robert.

– Nous avons le texte du projet de loi sur les retraites, il prévoit de ramener l'âge légal à soixante deux ans dans un premier temps, car d'après tous les experts cette réforme ne permettra tout de même pas de financer les pensions et il faudra rallonger encore les durées de cotisation et probablement l'âge légal, exposa Marc.

– Est-ce qu'ils fourniront les déambulateurs et les sonotones pour qu'on puisse encore exercer nos fonctions décentement ? demanda Colette.

– Comme en plus ils veulent rallonger l'année scolaire notamment en repoussant les vacances d'été vers la mi-juillet, il faudra aussi qu'ils prévoient des brumisateurs et des infirmières pour les périodes de canicule, vus nos âges, rajouta Bertrand.

– Ce qui est sûr c'est que les élèves vont bien se marrer dans quelques années avec des profs gâteux, dit Pierre en prenant une voix de vieillard tremblotant : « Kevin et Rachid, bandes de petits saligauds, arrêtez immédiatement de me tirer à la sarbacane, vous croyez que je ne vous vois pas ? Et vous au fond, c'est quoi cette fumée, vous fumez des cigarettes ? » puis prenant une voix fluette : « Mais non Monsieur, c'est le brouillard qui se lève ».

– C'était ça le progrès promis par les sociétés libérales : les vieillards au boulot et les jeunes au chômage, résuma Gérard.

– Et des emplois précaires entre les deux, compléta Marc.

– La seule chose qu’il reste à faire pour éviter ce désastre c’est de faire le bon choix aux prochaines élections, dit Bertrand.

– Vu les positions de celui que les socialistes veulent présenter c’est pas gagné ! dit Marc en secouant la main gauche.

– Ce sera à la base d’imposer un programme à son candidat selon des règles démocratiques, se défendit Bertrand.

– Pardon, ce détail m’avait échappé lors des derniers gouvernements socialistes ; tu ne m’en voudras pas mais je pense qu’une bonne lutte aujourd’hui vaut mieux que des promesses oubliées demain, rajouta Marc.

– Marc a raison, il faut agir tout de suite, en conclut Colette.

– On fait quoi alors ? Surtout si, comme l’a dit Marc, cela se décidera ailleurs, s’inquiéta Gérard.

– Il faut déjà voir si vous êtes prêts à entrer dans une lutte, posa Marc en préalable.

– Ça dépend de ce que vous entendez par lutte ? intervint Robert qui ne souhaitait pas partir à l’aventure.

– Il n’y a qu’un moyen efficace, on va à l’Elysée, on choppe Sarko et on le pend par les couilles, à l’ancienne, ça ce sont des méthodes qui ont fait leur preuve. Pas du baratin, des actes ! proposa Didier Taverne qui n’avait pas l’habitude des demi-mesures.

– Ouais, c’est bien ce que je craignais, lâcha Robert affligé.

– On peut peut-être trouver une forme de lutte intermédiaire, disons plus réaliste, s’interposa Marc.

– Alors on fait la même chose mais on commence par notre patron direct, le proviseur, M. Fontane, proposa Didier qui avait de la constance dans ses idées. Y a bien des entreprises où les ouvriers prennent le patron en otage ! On chope Fontane, on le séquestre et on demande que la loi soit retirée sinon on lui coupe quelque chose qu'on envoie à l'Elysée pour faire comprendre à Sarko qu'on ne rigole pas et qu'après ce sera son tour.

– Enfin des luttes originales ! Chaque fois tout le monde se plaint, dans les micros trottoirs du journal télévisé, qu'on prend toujours les usagers en otage avec les grèves et qu'il faudrait trouver d'autres moyens pour revendiquer, commenta Pierre, là au moins, ils ne seront pas déçus.

– Pour le coup je me demande si le gouvernement et la presse ne vont pas souhaiter le retour à nos méthodes traditionnelles, et même les encourager, ce sera toujours ça de gagné ! rajouta Gérard.

– Il n'est pas question que le SGEN s'associe à des méthodes de voyous, se positionna Bertrand.

– Oui mais pour le moment les voyous c'est eux et, avec la télévision à leurs bottes, ils arrivent toujours à faire croire n'importe quoi aux gens, résultat : les travailleurs se font toujours entuber, fit remarquer Didier avant de conclure qu'il faudrait que ça cesse une bonne fois pour toutes !

– C'est vrai mais on peut peut-être trouver des méthodes plus consensuelles, reprit Marc pour trouver un équilibre et sauver l'unité.

– Bon je vous vois venir avec vos méthodes de pédés, riposta Didier. On va encore se faire avoir comme en 2003, des semaines de grève pour que

dalle. Bon allez j'ai compris, je me casse, bonne chance les collègues.

– Mais non, ne t'en vas pas, il ne faut pas être défaitiste, c'est loin d'être joué d'avance, tenta de le convaincre Marc.

Mais Didier se leva et quitta la salle en bougonnant.

– Ça commence bien ! constata Gérard.

– Il faut dire que vous n'avez pas été très correct avec Didier, le défendit Colette.

– Quoi ? Mais ses propositions sont complètement délirantes ! lui répondit Robert.

– De toute façon, c'est toujours pareil, dès qu'une idée vient des ateliers vous la jugez stupide, protesta Eric, prof de maçonnerie, qui fut approuvé par ses collègues des ateliers.

– C'est pas faux, renchérit Gérard, d'ailleurs si on y réfléchit bien, l'idée de Didier n'était pas complètement con.

– Pas complètement mais quand même un peu, non ? insinua Robert pour en finir.

– Au fond le problème de sa proposition, approfondit Pierre, c'est juste la question de ce qu'on va y couper à Fontane, parce que tels que je nous connais ça va nous prendre des semaines avant qu'on soit d'accord sur le choix du morceau.

– Peut-être qu'on pourrait le tirer au sort : on met des petits papiers dans un chapeau, sur le premier on écrit l'index, sur un autre le petit doigt du pied gauche, sur un troisième le prépuce, etc..., et une main innocente tirera le petit papier qui décidera, proposa Gérard.

– Bon les collègues, vous me faites peur, moi je préfère me retirer, comme a dit Didier : « Bonne chance », et Robert se leva, rangea ses papiers et quitta la réunion à son tour.

– L'œcuménisme religieux c'est quand même plus évident que l'œcuménisme syndical ! en conclut Pierre.

– Toi j'imagine très bien ce que tu pourrais nous proposer comme moyen d'action. On va à la cathédrale St Just, on s'enferme, on brûle des cierges et de l'encens et on prie pour que Sarko retire le projet de loi, lui lança Gérard en plaisantant.

– Je n'y avais pas pensé mais maintenant que tu le dis ! Avoue que, comme ça, on est quand même sûr de déplacer la presse : les profs, CGT en tête, à l'Eglise, ça vaut bien le vingt heures. On pourrait même s'attirer le soutien du clergé, et pourquoi pas de Benoît en personne, dit Pierre pour détendre l'atmosphère.

– En plus pas besoin d'écrire des paroles pour chanter lors des manifs sur l'air de « Sarko si tu savais, ta réforme... », on se contenterait des cantiques : « Plus prêt de toi, Mon Dieu... », et au lieu d'organiser une grande manif nationale à Paris, on ferait un pèlerinage à Lourdes, compléta Gérard.

– Pourquoi pas ? Après les marches des chômeurs et des paysans, un pèlerinage, mais je serai plutôt partant pour Compostelle, ce serait plus sympa, suggéra Pierre qui semblait commencer à y croire.

– Les collègues, vous êtes pénibles, les coupa Marc, pas moyen d'être sérieux cinq minutes, vous êtes pires que nos élèves.

– Oui il est temps de se ressaisir, recentra Colette, le plus simple c'est de fixer un jour de grève et puis ensuite, le jour même, on décidera des actions possibles parce que de toutes façons on ne va pas engager tous les collègues alors que nous ne sommes qu'une vingtaine.

– Ne sous-estime pas la minorité agissante ! lui rappela Pierre.

– Bon, Colette a raison, l'appuya Gérard. Partons pour un jour de grève classique et puis en fonction du nombre et des motivations de nos collègues, nous verrons l'attitude à adopter. Il est clair qu'il faudrait éviter de faire, comme d'habitude, la manif façon petite ballade en ville et puis chacun reprend son travail le lendemain en ayant l'impression que tout ça ne sert à rien.

– Au niveau national il ya une grande journée d'action nationale prévue le 14 mai, annonça Marc. Nous avons rendez-vous avec les autres syndicats signataires de l'appel à la grève demain à 18 heures au Palais du travail pour régler les détails de l'organisation de cette journée.

– C'est quoi comme jour le 14 mai ? demanda Pierre.

– C'est un jeudi, lui répondit Marc.

– Bon, le jeudi j'ai six heures de cours, ça va, au moins je ne perdrai pas un jour de salaire pour une ou deux heures, se rassura Pierre.

– Je vois tes motivations, le cadra sèchement Colette. Collègues, il faudrait sortir de cet individualisme matérialiste stérile et penser un peu plus collectif, ça nous ouvrirait des perspectives.

– Que c’est beau ce que tu dis ! lui répondit Pierre désabusé.

– Et pourtant elle a raison, tu as tort de te moquer, la défendit Gérard.

– Quel faux cul celui-là ! se moqua Pierre.

La sonnerie de midi retentit et Marc qui commençait à avoir faim, conclut qu’ils avaient bien avancé, que les choses allaient bon train, et qu’il était optimiste. Il leur donna rendez-vous le 14 mai à un lieu de rassemblement que l’intersyndicale déciderait et qui serait annoncé publiquement par des tracts. En attendant il leur demanda de commencer à en parler autour d’eux car il était important que cette journée soit un moment fort pour être pris au sérieux par le gouvernement. Sur ce, il souhaita un bon appétit à tout le monde, se leva et dit au revoir en rangeant ses paperasses. Chacun en fit autant et des petits groupes se formèrent qui quittèrent la salle des profs en bavardant.

